



HAL
open science

Pastorales rétiviennes

Françoise Le Borgne

► **To cite this version:**

Françoise Le Borgne. Pastorales rétiviennes. Cahiers de l'Association internationale des études françaises (CAIEF), 2023, 75, pp.29-43. halshs-04308295

HAL Id: halshs-04308295

<https://shs.hal.science/halshs-04308295>

Submitted on 27 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pastorales rétiviennes

La pastorale est définie dans l'*Encyclopédie* comme « une imitation de la vie champêtre représentée avec tous les charmes possibles¹ ». Plus qu'un genre, elle désigne une tradition regroupant une nébuleuse de genres, à laquelle Théocrite et Virgile ont conféré dès l'Antiquité ses lettres de noblesse. Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, la pastorale suscite un regain d'intérêt² lié à l'émergence des théories physiocratiques et à une revalorisation du monde rural encouragée au plus haut niveau de l'Etat³. Cette réhabilitation économique, sociale et morale favorise une esthétisation de la vie rurale qui s'accompagne de vifs débats portant sur la nature de cette « vie champêtre » que la pastorale se propose d'imiter. Si l'idéalisation galante de la vie pastorale, prônée par Fontenelle, est passée de mode, la représentation de vrais paysans continue à susciter réticence et dégoût, surtout en poésie. Au début des années 1760, deux immenses succès littéraires révèlent les voies dans lesquelles s'engage alors la création pastorale : les *Idylles* de Salomon Gessner⁴ et *La Nouvelle Héloïse*, avec la description du domaine de Clarens.

C'est dans ce contexte que Rétif de La Bretonne, fils de laboureur bourguignon né en 1734, choisit d'aborder dans son œuvre l'écriture de la vie paysanne. Parfois considérées à tort comme un authentique témoignage sur la réalité rurale du XVIII^e siècle⁵ ces œuvres d'inspiration autobiographique doivent avant tout être envisagées comme une contribution à l'élaboration d'une nouvelle esthétique pastorale. De fait, Rétif écrit pour un public de bourgeois et de nobles et, en tant que prote, il est bien informé des goûts de ce public⁶. C'est précisément ce qui l'incite, à partir de 1775, à revendiquer ses origines rustiques dans des œuvres qui proposent de réhabiliter la peinture du milieu paysan. Au sein d'un vaste corpus comprenant notamment *Le Paysan pervers* (1775), *L'Ecole des pères* (1776), *La Malédiction paternelle* (1780), « La femme de laboureur⁷ » (1783) et *La Paysanne pervers* (1784), nous avons privilégié l'étude des deux œuvres dans lesquelles l'inspiration autobiographique est la plus clairement assumée : *La Vie de mon père* (1778 – 2^e édition 1788) et *Monsieur Nicolas* (1797), dont les deux premières époques, rédigées en 1783, retracent la jeunesse paysanne de l'auteur. On se demandera donc, dans le cadre de cette étude, comment Rétif entreprend de renouveler l'inspiration pastorale en l'ouvrant à une représentation de la vie des paysans français du XVIII^e siècle. On s'interrogera également sur les enjeux, pour Rétif, de cette représentation magnifiée de ses origines.

¹ Chevalier de Jaucourt, article « Pastorale, poésie », dans Denis Diderot et Jean Le Rond d'Alembert, *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, tome XII, 1766, <https://artflsrv03.uchicago.edu/philologic4/encyclopedie0521/navigate/12/451/>

² Voir Jean-Louis Haquette, *Echos d'Arcadie. Les transformations de la tradition littéraire pastorale des Lumières au romantisme*, Paris, Classiques Garnier, Perspectives comparatistes, 2009, 409 p. et Paul van Tieghem, *Le Preromantisme*, tome II. « La Poésie de la nuit et des tombeaux. Les *Idylles* de Gessner et le rêve pastoral », Paris, SFELT, 1948, p. 207-311.

³ On rappellera à cet égard l'influence de Bertin, secrétaire d'Etat chargé des affaires de l'agriculture (1763-1780), de Turgot, contrôleur général des finances de 1774 à 1776, et de Louis XVI.

⁴ Publiées en 1756 à Zurich et traduites de l'allemand par Turgot en 1760.

⁵ Voir à ce sujet les débats suscités par l'édition de *La Vie de mon père* de Gilbert Rouger (1970) et les travaux d'Emmanuel Le Roy-Ladurie (1975). Sur ces polémiques, voir Georges Benrekassa, « Le typique et le fabuleux : histoire et roman dans *La Vie de mon père* », *Revue des sciences humaines*, n° 172, 1978-4, p. 31-67 et Nicolas Schapira, « Le bonheur est dans l'élite ? Témoignage, littérature et politique : Nicolas Rétif de La Bretonne et Emmanuel Le Roy Ladurie », dans *Les Elites rurales dans l'Europe médiévale et moderne*, Toulous, Presses universitaires du Midi, 2007, p. 195-209.

⁶ Cf Pierre Testud, « Culture populaire et création littéraire. Le cas de Restif de La Bretonne », *Dix-huitième siècle*, n° 18, 1986, p. 85-97.

⁷ Il s'agit de la 183^e nouvelle des *Contemporaines*. Voir Rétif de La Bretonne, *Les Contemporaines ou Aventures des plus jolies femmes de l'âge présent*, Paris, Honoré Champion, 2017, tome VIII, p. 4629-4650.

Des pastorales paysannes modernes

Afin de faire accéder la vie paysanne au statut de sujet pastoral, Rétif puise à deux sources distinctes : biblique dans *La Vie de mon père* et idyllique dans *Monsieur Nicolas*.

Dans un premier temps, Rétif choisit de valoriser ses origines paysannes en mobilisant un imaginaire patriarcal, antique mais surtout biblique, conformément à l'image de vertu qu'il veut donner de son père. *La Vie de mon père* retrace en effet la geste édifiante d'Edme Rétif, dont l'existence, marquée par une série de traits annonciateurs et d'épreuves initiatiques, culmine dans une apothéose scellée par un deuxième mariage, avec Barbe Ferlet, la mère de l'auteur. « C'est ici en quelque sorte, prévient celui-ci au début du livre IV, la vie patriarcale de mon père. Je vais le considérer comme père de famille, comme juge, comme chef d'une paroisse qui par son gouvernement ressemble en beaucoup de choses aux anciennes républiques⁸. » La référence patriarcale est insistante dans cette dernière partie de *La Vie de mon père* : ayant surmonté toutes les épreuves et démontré à maintes reprises la vertu de son cœur et la sagesse de son esprit, le laboureur bourguignon accède au bonheur promis au juste et, tous les soirs, attablé pour le souper, « il se vo[it] comme un patriarche vénérable, à la tête d'une maison nombreuse⁹ ».

L'origine biblique de cette référence patriarcale est confirmée par les circonstances de la naissance de la « vocation » d'Edme Rétif puisque c'est la lecture de la Bible qui lui a insufflé « le goût des vertus sublimes et patriarcales¹⁰ » ; il aime tout particulièrement la Genèse « et dans la Genèse, son héros était Abraham¹¹ ».

C'est grâce à la pureté de ses mœurs et à son dévouement absolu à sa communauté qu'Edme peut s'identifier aux patriarches bibliques. Il est l'incarnation paradigmatique des valeurs inculquées par son père, par l'instituteur et par le curé du village. Il n'existe que par et pour son clan, son village et sa famille¹². Sa dévotion filiale va jusqu'au sacrifice, ses relations avec ses deux épouses successives sont empreintes de « dignité maritale » mais c'est surtout en tant que père de famille qu'Edme Rétif est, d'après son biographe, « peut-être le premier homme de son siècle¹³ ». Ainsi, la caractérisation patriarcale du laboureur définit une vertu qui confine au sublime et la vie de ce grand homme inconnu s'assimile à bien des égards à une vie de saint laïc. Certaines scènes, particulièrement édifiantes, sont livrées à l'admiration du lecteur comme le prouvent les réactions des témoins mentionnées par le narrateur. A cet égard, le trait le plus frappant est le sacrifice qu'Edme fait à son père de la seule passion qu'il ait nourrie durant son existence. Envoyé à Paris pour y parfaire ses études de droit, Edme a retenu, par ses qualités personnelles, l'attention d'un riche marchand de soieries, M. Pombelins, qui aimerait en faire son gendre. Le jeune Bourguignon ne demande pas mieux que d'épouser sa fille, Rose, dont il s'est épris mais son père, refusant son accord, l'oblige à rentrer précipitamment au village pour épouser la fille sans grâce d'un paysan aussi riche que borné établi dans un aride village voisin. Malgré la brusque mort de son père, Edme se soumet à sa volonté et se marie le jour des obsèques. Lisant quelques temps plus tard à ses filles le récit de cette scène, M. Pombelins s'exclame : « Hélas ! qu'il a eu à souffrir et que sa conduite a été belle ! Vous allez

⁸ Restif de La Bretonne, *La Vie de mon père*, édition de Gilbert Rouger, Paris, Garnier frères, 1970, p. 124. Toutes les citations de *La Vie de mon père* renverront à cette édition.

⁹ *Ibid.*, p. 130.

¹⁰ *Ibid.*, p. 29.

¹¹ *Ibid.* Le terme patriarches désigne originellement les trois pères fondateurs du peuple juif présentés dans le Livre de la Genèse : Abraham, Isaac et Jacob. Sur l'imaginaire patriarcal dans l'œuvre de Rétif, voir Sophie Lefay, « L'idéal de vie patriarcale chez Rétif de La Bretonne », *Etudes rétiviennes*, 2014, n° 46 : « Rétif et le monde biblique », p. 121-139.

¹² Voir sur ce point Pierre Hartmann, *Rétif de La Bretonne, individu et communauté*, Desjonquères, L'Esprit des Lettres, 2009, 253 p.

¹³ Restif de La Bretonne, *La Vie de mon père*, p. 129.

le plaindre et l'admirer¹⁴. » Quant à l'avocat Rétif, oncle éloigné qui s'est chargé de l'éducation du jeune homme, il s'écrie : « Ne dégénère pas, Edmond : sois pauvre, sois riche, qu'importe ? ton sort est fait, il est au-dessus de la fortune¹⁵... » Edme Rétif s'avère ainsi le digne descendant de ses valeureux aïeux et en lui se perpétue une lignée estimée dans toute la contrée. Son apothéose terrestre, lorsqu'il jouit enfin du fruit de ses efforts et règne avec Barbe sur une communauté harmonieuse et prospère, n'est que la préfiguration du bonheur éternel que lui annonce le curé sur son lit de mort : « ce sera un cri de joie dans le ciel à votre entrée, et le saint patriarche Jacob, et tous les saints des premiers âges que vous avez révévés vont vous présenter au pied du trône de CELUI QUI EST¹⁶. »

Cet imaginaire patriarcal, qui constitue l'une des variantes d'un grand désir de régénération caractéristique du tournant des Lumières, était alors en vogue. Dans sa lettre sur les vendanges de Clarens, Saint-Preux nourrit ainsi une rêverie sur le « temps des patriarches » :

Ô temps de l'amour et de l'innocence, où les femmes étaient tendres et modestes, où les hommes étaient simples et vivaient contents ! Ô Rachel ! fille charmante et si constamment aimée, heureux celui qui pour t'obtenir ne regretta pas quatorze ans d'esclavage¹⁷ !

En faisant de son père l'incarnation de cette vertu biblique, Rétif confère une véritable dignité – voire une véritable noblesse – à ses origines paysannes. Détournant les formes canoniques de la biographie – vie de saint et vie de grand homme, qui constitue une forme privilégiée de l'éloge académique – l'écrivain invite délibérément son lecteur à se déprendre de ses préjugés sociaux et à valoriser chacun non pas selon son rang mais selon son mérite :

D'autres célèbrent les guerriers qui triomphent par les armes ; les académies décernent des prix aux écrivains qui donnent un nouvel éclat à la gloire des anciens ministres, des hommes de lettres distingués ; moi, je vais jeter des fleurs sur la tombe d'un honnête homme, dont la vertu fut commune et à *tous les jours*, pour ainsi parler... Il ne fut que juste et laborieux : qualités qui sont le fondement de toute société et sans lesquelles les héros mourraient de faim¹⁸.

Mais à travers la geste d'Edme Rétif, l'auteur du *Paysan pervers* développe également un mythe familial dans lequel s'enracine l'ensemble de son œuvre. La vie des parents de Rétif de La Bretonne est déjà traversée par une tension entre ville et campagne : Edme et Barbe ont tous deux connu la tentation de la ville. Le retour d'Edme au pays et son installation à Sacy se font dans la douleur mais sont le gage du bonheur futur. Sa descendance connaîtra la parcour inverse : malencontreusement poussés par leur père à s'installer en ville, ses enfants les plus brillants connaîtront la corruption et la déchéance¹⁹ mais aussi, pour Nicolas, une rédemption par l'écriture. C'est en transmettant une histoire familiale et un savoir validé par l'expérience de plusieurs générations que Nicolas, « le moins digne [des] fils²⁰ » d'Edme, peut affirmer sa légitimité et sa dignité d'écrivain.

Au titre de ces savoirs figurent les connaissances agronomiques puisque *La Vie de mon père* fait également état des prouesses accomplies par Edme Rétif dans ce domaine : arrivé, à la suite de son mariage avec Marie Dondaine, dans le village misérable de Sacy, il a compris qu'il fallait épier les champs pour les fertiliser, défricher, planter en vigne les pentes trop raides, drainer la prairie de la vallée et étudier le climat avec précision. Imité par les autres villageois, il a assuré la prospérité de la paroisse, qu'il a laissée florissante. Donnant le détail

¹⁴ *Ibid.*, p. 65.

¹⁵ *Ibid.*, p. 68.

¹⁶ *Ibid.*, p. 152.

¹⁷ Rousseau, *La Nouvelle Héloïse*, V, 7, éd. cit., p. 712. On peut établir un parallèle entre Jacob et Edme, tenu durant 21 ans sous la rude férule de son premier beau-père.

¹⁸ Restif de La Bretonne, *La Vie de mon père*, p. 3.

¹⁹ Sur ce mythe, voir Pierre Hartmann, *op. cit.*

²⁰ Restif de La Bretonne, *La Vie de mon père*, p. 5.

de ces réformes, Rétif ne craint pas d'évoquer ces travaux agricoles que Marmontel, jugeait, dans ses *Réflexions sur la poésie pastorale*, « dégoûtants et pénibles²¹ ». Il a conscience que, dans un contexte marqué par une véritable agromanie²², l'économie rustique est en passe de devenir un sujet intéressant, y compris en littérature. Rétif a sans doute lu la célèbre traduction des *Géorgiques* par Delille, publiée en 1770 mais aussi *Le Socrate rustique* de Hirzel, traduit en français en 1763. Le « paysan philosophe » éponyme, c'est Jacques Gouyer, dit Kliyogg (Petit Jacques), admirable laboureur et bienfaiteur de sa communauté, que Hirzel a fréquenté personnellement et qu'il présente comme un modèle pour ses concitoyens. Affirmant que la prospérité et l'indépendance d'un Etat reposent entièrement sur son agriculture et se félicitant des encouragements que reçoit enfin l'économie rustique dans la République de Zurich, Hirzel veut valoriser des initiatives locales qui ont fait leurs preuves et sont à même de créer dans les campagnes une heureuse émulation. Il n'hésite pas à citer Xénophon pour conférer une dignité nouvelle à l'agriculture, qu'il présente comme « la mère nourrice de toutes les professions²³ » et aux agriculteurs qui, comme Kliyogg, garantissent par leur perspicacité et leur vertu le bonheur de leurs concitoyens. Rétif prend le relais en faisant valoir son statut d'intermédiaire culturel entre le monde rural – méprisé et ignoré – et les milieux privilégiés²⁴.

Lorsqu'il s'agit non plus de célébrer ses parents mais d'évoquer sa propre jeunesse rustique, dans le cadre de son autobiographie, Rétif se réfère encore à l'imaginaire biblique qui prévaut dans la geste parentale : les scènes célèbres de l'écoute collective de la Bible, lue par le père à la veillée, et du sacrifice de l'oiseau dans le vallon du Boutparc en attestent²⁵. Mais il renoue alors également avec un imaginaire idyllique, absent de la biographie paternelle.

On peut définir avec Marmontel l'idylle (ainsi que l'églogue et la bergerie) comme un genre poétique ayant pour objet « les mœurs champêtres dans leur plus belle simplicité²⁶ » et, plus précisément, la vie des bergers tels qu'ils ont été au commencement du monde, tels qu'ils sont devenus dans la société actuelle ou tels qu'ils pourraient être dans un hypothétique âge d'or. Le récit de Rétif ne correspond pas à cette typologie : il peint un état qui fut celui des petits bergers de Sacy, son village natal, mais qui n'existe déjà plus, quarante ans plus tard, au moment où il entreprend son autobiographie. Il n'en renoue pas moins avec l'esprit de Théocrite pour peindre cette vie rustique et savoureuse qu'il a connue enfant lorsqu'il s'occupait des ruches et des troupeaux de son père, rejoignant après les regains les autres petits bergers, jouant et grapillant dans les vignes avec eux :

Ainsi les bergers et les bergères se livraient sans scrupule et sans honte à des jeux innocents, à observer les astres, les oiseaux, le temps ; à composer des contes et des chansons ; enfin, à faire l'amour, après l'avoir

²¹ Marmontel, « Réflexions sur la poésie pastorale », dans Denis Diderot et Jean Le Rond d'Alembert, *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, tome V, 1755, <https://artflsrv03.uchicago.edu/philologic4/encyclopedie0521/navigate/5/1624/>

²² On dénombre 1214 ouvrages à caractère agronomique publiés au XVIIIe siècle, essentiellement après 1750, alors qu'on n'en dénombre que 48 au quinzième siècle, 108 au seizième et 130 au dix-septième. Voir Roland-Guy Bonnel, *Ethique et esthétique du retour à la campagne au XVIIIe siècle. L'œuvre littéraire et utopique de Lezay-Marnésia (1735-1800)*, New-York, Peter Lang, Eighteenth Century French Intellectual History, 1995, p. 150.

²³ Hirzel, *Le Socrate rustique ou Description de la conduite économique et morale d'un paysan philosophe*, Zurich et Limoges, Martial Barbou, p. 28.

²⁴ Dès 1776, Rétif écrivait dans l'introduction de *L'Ecole des pères* : « Si l'état de paysan est opprobrié ; si personne ne daigne songer à lui pour écrire son histoire, corriger ses vices, vanter ses vertus, je crois en savoir la raison : les paysans n'ont pas eu d'écrivains ; les auteurs de différentes nations qui ont parlé d'eux les ont traités en étrangers. On va, dans cet ouvrage, en traiter autrement. » N.E. Rétif de La Bretonne, *L'Ecole des pères*, Paris, 1776, Genève-Paris, Slatkine Reprint, 1988, p. 39.

²⁵ Sur ce point, voir Nicolas Brucker, « Mémoire biblique de Monsieur Nicolas », *Etudes rétiviennes*, 2014, n° 46 : « Rétif et le monde biblique », p. 35-53.

²⁶ Marmontel, « Réflexions sur la poésie pastorale », art. cit.

chanté. Ce ne sont point ici des conjectures de savant : c'est ce que j'ai vu dans mon enfance, c'est ce que j'ai fait, moi, né de parents aisés²⁷.

Ce changement de ton par rapport à *La Vie de mon père*, correspond au projet autobiographique de raconter « la vie d'un homme naturel²⁸ » : Nicolas, c'est l'homme par excellence, l'homme de la nature, né indemne de la corruption urbaine. La référence idyllique permet d'ancrer cette origine mythique ainsi que l'anthropologie qu'elle va permettre de développer.

Mais en réalité, il s'agit surtout pour l'autobiographe, après avoir glorifié ses origines, d'insister sur son élection : car Nicolas est d'emblée désigné comme auteur par différents signes. Et les trois épisodes de « bergeries » qu'il rapporte correspondent à l'éclosion de cette vocation littéraire puisque c'est le moment où l'enfant, alors âgé d'une dizaine d'années, va réinventer spontanément la poésie dans une Arcadie bourguignonne où il goûte la liberté et l'innocence délicieuses de l'âge d'or.

La « Première bergerie » évoque le compagnonnage entre Nicolas et Jacques Guerreau, embauché comme berger par Edme Rétif. Nicolas fait l'école buissonnière pour rejoindre son camarade, dont les talents de conteur confirment que les bergers furent les premiers poètes :

Je ne saurais exprimer qu'imparfaitement le plaisir que je trouvais à parcourir les campagnes avec le berger Jacquot, qui me faisait toujours quelques contes, dont j'étais fort avide ! [...] Si, pour accroître le charme, nous venions à voir un lièvre, ou à trouver un nid, mon bonheur était au comble ; je nageais dans la volupté ! (Hélas ! aucune jouissance depuis n'a été aussi pure, aussi complète²⁹ !).

Le récit autobiographique témoigne de la sensibilité idyllique de Nicolas qui, à son tour, devient poète lorsqu'il est séparé de son compagnon, parti en pèlerinage, composant une chanson en hommage à Jacquot sur l'air d'une complainte des pèlerins de Saint-Jacques.

Rétif renouvelle avec ces « bergeries » autobiographiques, l'inspiration idyllique par le recours à la prose, la mention des réalités concrètes du travail de berger mais surtout par l'inscription dans son récit du parler bourguignon, des jeux et des contes de son enfance³⁰. Le témoignage autobiographique arrache également l'évocation pastorale aux conventions psychologiques et morale du genre : à la fadeur des bergers et des bergères de Gessner, dénués de profondeur et de complexité, s'oppose Nicolas, personnage en devenir, traversé par de multiples tensions et chez qui l'étape idyllique n'est qu'un point de passage dans un destin exceptionnel.

Rétif peut ainsi témoigner de ses origines rurales parce qu'il trouve, en tant qu'écrivain, des médiations littéraires valorisantes, qu'il mobilise tour à tour afin de légitimer son statut d'auteur. Ce faisant, il contribue à alimenter et renouveler le mythe de l'âge d'or mais son propre rapport à ce mythe demeure éminemment paradoxal.

La pastorale moderne : un mythe paradoxal

Quoiqu'il contribue par son œuvre à renouveler le regard posé sur les campagnes françaises et le monde paysan, Rétif n'en propose nullement une représentation stable et cohérente. L'âge d'or qu'il célèbre dans *La Vie de mon père* et *Monsieur Nicolas* apparaît miné par ses contradictions intimes et l'on peut s'interroger sur sa réalité.

²⁷ Rétif de La Bretonne, *Monsieur Nicolas*, édition établie par Pierre Testud, nrf, Gallimard, Bibliothèque de la pléiade, 1989, t. I, p. 58-59. Toutes les citations de *Monsieur Nicolas* renvoient à cette édition.

²⁸ *Ibid*, t. I, p. 5.

²⁹ *Ibid*, t. I, 68.

³⁰ Voir Pierre Testud, « Jeux, contes et chansons : la culture populaire dans l'œuvre de Rétif », *Etudes rétiviennes*, n° 40, « Rétif de La Bretonne et la culture populaire », 2008, p. 51-75.

A priori, il y a complémentarité et continuité entre les imaginaires patriarcal et idyllique que Rétif s'approprie dans *La Vie de mon père* et *Monsieur Nicolas*. Les points de convergence sont en effet évidents entre eux puisque tous alimentent une rêverie sur la perfection des origines, un monde où simplicité et vertu s'opposent à la corruption du monde moderne. Pourtant, ce qu'on observe dans *Monsieur Nicolas*, c'est plutôt une relative déconstruction du mythe patriarcal édifié dans *La Vie de mon père*.

C'est principalement le rapport à la religion qui cristallise l'opposition entre les deux univers. Si le christianisme occupe dans *La Vie de mon père* un statut complexe³¹, il n'en constitue pas moins un élément de légitimation et de valorisation d'Edme Rétif et de ses deux fils du premier lit : le curé de Courgis et l'abbé Thomas, tous deux protégés de Monseigneur Caylus, évêque janséniste d'Auxerre. La biographie paternelle se clôt par un éloge appuyé de ces deux aînés, présentés comme de véritables saints. Or cette austère vertu se voit condamnée dans *Monsieur Nicolas* comme absurde et néfaste. « Je fuyais plus que tout autre, explique l'autobiographe, l'abbé Restif, mon frère, qui me donnait le fouet à chaque visite pour effacer le péché originel par la douleur. Il n'est rien de plus inepte qu'un séminariste³² ».

Ainsi, les souvenirs de Rétif ne correspondent pas à l'image idéale de Sacy broyée dans *La Vie de mon père* parce qu'à l'hagiographie vouée à la gloire du père, succède un récit qui se veut absolument véridique. Or le projet de tout dire conduit à réintroduire dans le tableau des mœurs rurales, les éléments qui en avaient été soigneusement écartés, à commencer par la sexualité. Omniprésente dans *Monsieur Nicolas*, y compris dans le récit de la petite enfance de l'auteur, l'expérience de la sexualité dément l'idéalisme du mythe patriarcal :

Et l'on dit que l'innocence est au village ! Partout où se trouvent des hommes et des femmes, il y a fermentation et corruption³³.

Même l'innocence de Nicolas, l'homme « naturel », né pur et bon, ne résiste pas à cet environnement : témoin – et objet – dès son plus jeune âge des désirs de son entourage, l'enfant prend vite conscience de la faillibilité des adultes et de l'hypocrisie des valeurs affichées : « Hélas ! mon ignorance native, telle qu'on suppose que l'avaient, dans l'Eden, Adam et Eve, n'a pas longtemps duré³⁴ ! » s'exclame-t-il après avoir évoqué l'effet démystificateur produit sur lui, alors âgé de six ans, par une chanson imputant au curé du village la grossesse d'une de ses jeunes paroissiennes.

Loin d'être l'expression de son innocence native, la sauvagerie de Nicolas apparaît plutôt comme le résultat d'un processus de corruption ; elle est analysée par l'auteur comme l'expression d'un malaise de l'enfant, de sa timidité face à des adultes autoritaires et intrusifs, de sa honte face à la sexualité, de son orgueil frustré.

De fait, l'idylle n'échappe pas non plus à une remise en cause justifiée par le souci de la vérité. L'expérience idyllique de Nicolas s'avère en effet aussi intense que brève : elle ne correspond dans *Monsieur Nicolas* qu'à une dizaine de pages de la première époque³⁵.

La seconde bergerie, qui a lieu un an après la première, alors que Nicolas a onze-douze ans, vient, là encore, déconstruire le mythe puisque les bergers successivement engagés par les parents de Nicolas pour accompagner celui-ci, de crainte des loups, sont des conteurs aussi doués que pervers : les frères Courtcou. La « lubricité féroce³⁶ » de leurs récits va corrompre

³¹ On s'est interrogé sur la nature de la religion pratiquée par Edme Rétif. Sur cette question, voir Georges Benrekassa, art. cit., p. 41 sq.

³² Rétif de La Bretonne, *Monsieur Nicolas*, t. I, p. 56.

³³ *Ibid.*, t. I, p. 37.

³⁴ *Ibid.*, note a, p. 36.

³⁵ *Ibid.*, t. I, p. 68-79.

³⁶ *Ibid.*, t. I, p. 103.

l'imagination de Nicolas au moment même où, poussé par ses compagnons, il invente ses premières fictions. L'empreinte de cette initiation sera indélébile sur la création littéraire de l'écrivain³⁷.

On peut voir dans le pacte avec le diable que Pierre Courtcou pousse Nicolas à conclure avec lui à la fin de cette deuxième bergerie afin de leur permettre de satisfaire leurs désirs érotiques, l'exact contraire du sacrifice que l'enfant avait perpétré, un an plus tôt, dans le vallon du Boutparc, en présence des autres petits bergers, pour sanctifier ses droits de propriété sur le lieu : à la solennité du sacrifice, aux « élans de dévotion³⁸ » éprouvés par Nicolas, répond ce pacte grotesque et effrayant, qui le terrifie tellement qu'il ne peut se résoudre à le signer : « j'avais peur du diable et horreur de l'ivresse³⁹ ».

La troisième bergerie est déjà marquée par le désenchantement car Nicolas sait qu'il doit partir pour Bicêtre où son demi-frère Thomas peut l'accueillir dans une institution janséniste où il poursuivra ses études. Il se décrit comme un Adam après la chute :

Je retournai régner dans mon vallon ; mais je n'y eus pas la même ivresse : mon âme n'était plus aussi tranquille⁴⁰.

Cette dernière bergerie est expédiée en deux pages. Par la suite, Rétif fera de Paris sa patrie d'élection et, quand il retourne à Sacy, en 1767, il ne parvient pas à y écrire une ligne : « rien ne m'y électrisait, comme à Paris⁴¹ ».

La première bergerie n'en constitue pas moins un épisode essentiel, voire fondateur, dans *Monsieur Nicolas* mais qui creuse plutôt un manque, une aspiration jamais comblée au cœur de l'autobiographie. L'auteur l'évoque d'emblée sur le mode de la nostalgie ; cette idylle bourguignonne incarne une expérience du bonheur absolu, un moment de grâce, dont les vicissitudes ultérieures renforcent encore l'éclat :

Comme je sentais ma vie, sur ces collines élevées ! Ah ! quels moments délicieux, et combien je les ai regrettés ! Combien aussi j'en ai joui depuis par le seul ressouvenir⁴² !

Ce regret s'apparente à un véritable déchirement qui s'exprime de façon récurrente dans *Monsieur Nicolas* et dont les larmes de Nicolas, suffoqué de nostalgie devant les tapisseries dressées à Bicêtre pour la fête de Saint-Mayeul constituent une expression paradigmatique. En extase devant une tapisserie sur laquelle figure « un sanglier, un chevreuil, un loup, une huppe sur des arbres ; dans le lointain un troupeau conduit par un petit garçon, tenant trois chiens en laisse⁴³... », Nicolas se reconnaît dans la figuration d'une innocence désormais hors de portée :

Je pleurais, par instinct, mon innocence, le repos de ma vie, à jamais perdus ! Je pleurais les malheurs et les angoisses qui m'attendaient, et qui m'accablent aujourd'hui !... Goûts heureux ! goûts paisibles ! c'est vous que je pleurais⁴⁴ !...

La perfection de l'idylle pastorale se mesure ainsi pour Rétif à l'aune de l'expérience du vice et de la déchéance, tension parfaitement illustrée par la polyphonie du *Paysan pervers* et de *La Paysanne pervers*, qui font entendre en contrepoint des voix d'Edmond et Ursule celles de Pierre et de Fanchon Bertier, restés au village et préservés de leur corruption morale.

³⁷ Voir mon introduction au dossier « Rétif et la violence », *Etudes rétiviennes*, n° 48, 2016, p. 9-13.

³⁸ Rétif de La Bretonne, *Monsieur Nicolas*, t. I, p. 76

³⁹ *Ibid.*, t. I, p. 131.

⁴⁰ *Ibid.*, t. I, p. 136.

⁴¹ *Ibid.*, t. II, p. 182

⁴² *Ibid.*, t. I, p. 72.,

⁴³ *Ibid.*, t. I, p. 157.

⁴⁴ *Ibid.*

Le rapport que Rétif entretient avec les genres pastoraux de son époque s'avère riche et complexe. Comme nous l'avons vu, ce sont les imaginaires patriarcal et idyllique qui permettent à l'écrivain de légitimer son désir d'écriture et de transformer en atout le handicap social que constitue son origine paysanne. En revendiquant une expérience personnelle d'un âge d'or paysan moderne, Rétif alimente les aspirations de contemporains qui prônent la revalorisation de l'agriculture et des campagnes dans une perspective économique mais aussi morale et politique. C'est ce qui explique notamment le succès de *La Vie de mon père*, qui a toujours occupé une place à part dans l'œuvre de Rétif. Celui-ci contribue ainsi à moderniser les imaginaires pastoraux d'origine biblique ou antique ; il est l'un des tout premiers en France à proposer des pastorales rustiques, ancrées dans une réalité paysanne contemporaine, et prépare à ce titre la voie aux romans champêtres de Georges Sand.

Pourtant, en dépit de la diversité des formes que prend dans son œuvre cette inspiration pastorale et malgré les projections utopiques auxquelles elle donne lieu – on peut penser aux « Statuts du bourg d'Oudun » qui concluent *Le Paysan perversi* –, Rétif ne réussit pas vraiment à renouveler le statut du genre, qui reste motivé par la nostalgie et marqué par une forme d'irréalité. Comme Saint-Preux et Werther, Nicolas ne parvient jamais à s'approprier le rêve idyllique, dont la fonction est de figurer l'idéal au sein d'un monde irrémédiablement déchu.

Françoise Le Borgne
Université Clermont-Auvergne